

CHAPITRE III

LE CHEMIN DE LA DÉCADENCE

À la fin de 1902, Moulay Abd el Aziz était revenu à Fez, désireux de faire des réformes, mais toujours aussi follement insouciant.

Ses intentions étaient bonnes; mais s'il y avait cependant une chose que les vizirs ne désiraient pas, c'étaient des réformes : celles-ci auraient modifié leur manière de vivre, diminué leur fortune, et gêné les habitudes de corruption qu'ils avaient intérêt à voir durer.

Aussi fermaient-ils les yeux sur les prodigalités du sultan, surveillant le gaspillage de son propre bien et des revenus du pays uniquement pour en profiter.

Toutes sortes de rumeurs et d'histoires circulaient dans les tribus au sujet de ce qui se passait au palais.

Par exemple, le sultan trouvant les murs blancs de la cour intérieure trop éblouissants, les avait fait peindre en bleu, innovation inouïe dans une cour où la tradition régnait ⁽¹⁾.

Maintenant les murs du palais étaient visibles des collines avoisinant Fez et le reflet bleu clair attira bientôt l'attention des paysans fréquentant le marché du lieu. Pour eux, cela était contraire à la tradition musulmane, ce devait être une coutume chrétienne et un potin circula disant que Moulay Abd el Aziz avait perdu sa fortune en jouant aux cartes avec les chrétiens, et que, maintenant il se servait comme enjeux des différents pavillons de son palais. Il avait perdu ce bâtiment et le chrétien qui en avait pris possession l'avait fait peindre en bleu.

Or il est un fait certain, c'est qu'à cette époque les jeux de cartes étaient inconnus au palais, et quelles que fussent les extravagances de Moulay Abd-el-Aziz, il ne montra jamais la moindre propension au jeu. Tous les jeux d'argent sont interdits par le Coran et le jeune sultan observait strictement les principes de la religion. Les rumeurs de l'influence chrétienne s'étendaient vite et bientôt on chercha à en tirer parti. Les Marocains sont essentiellement opportunistes et l'un d'eux, Omar ez Zerhouni ⁽²⁾, fut encore plus opportuniste que les autres. C'était un lettré qui avait été secrétaire à la cour, mais un faux avait mis fin à sa carrière dans les limites du palais. Quelque temps il fit office de scribe chez Hammou el Hassan, le caïd berbère des Béni M'Tir; c'est à ce moment que je le connus.

En 1901, il quitta le caïd et disparut du pays. Entre autres talents habituels, il avait celui de faussaire et connaissait un certain nombre de tours de passe-passe ordinaires.

Il possédait en outre une langue très affilée.

Avec cela il pouvait subsister, voyageant de tribu en tribu sur une ânesse d'où le nom qui lui fut donné dans tout le pays de Bou Hamara, littéralement le père à l'ânesse.

Ce fut surtout parmi les naïves tribus du Rif qu'il eut le plus de succès.

Il était parti simplement avec l'idée de gagner sa vie, il vit bientôt la possibilité d'une carrière de plus grande envergure. Ses tours de prestidigitation, sa parole astucieuse et son talent de

¹ Le bleu est en effet réservé aux Mellah des Juifs. On dit que la couleur bleue éloigne les mouches.

² Ce n'est pas son nom, il s'appelait vraiment Djilali.

faussaire, pour ne rien dire de l'ânesse ⁽³⁾, tout cela l'entourait d'un religieux prestige, et un jour il déclara être Moulay Mohammed ⁽⁴⁾, le premier né des fils du sultan précédent, Moulay Hassan, et par conséquent l'aîné du sultan régnant Moulay Abd el Aziz. Pendant quelque temps, il continua à chevaucher son ânesse, et la modestie de ce moyen de transport ajoutait à son prestige aux yeux des dévots.

À la fin de l'automne de 1902, Moulay Abd el Aziz quitta Fez pour Rabat. Son départ avait été retardé du fait de la rébellion naissante de Bou Hamara, mais le danger semblait écarté. La cour se mit en route en novembre. Une armée avait été néanmoins envoyée dans la direction de Taza pour étouffer la révolte. Le choix d'un commandant en chef pour cette armée est bien caractéristique du Maroc de cette époque. La situation était critique, et l'avenir dépendait en grande partie du succès des troupes impériales. Le sultan quittait le Maroc septentrional et, de ce simple fait, la situation était affaiblie, mais les traditions de corruption acceptées et tolérées aggravèrent encore la crise. Je demandai en effet, au sultan, car j'étais alors à Fez avec lui à cette époque, qui il avait choisi pour commander en chef. À mon grand étonnement il répondit: « Mon frère Moulay el Kebir.

- Mais c'est encore un enfant, répliquai-je, et il n'a jamais été soldat. ».

« C'est vrai, dit le sultan, mais tous mes autres frères ont déjà commandé des expéditions; C'est le tour de Moulay el Kebir; il n'a jamais eu l'occasion de se faire un peu d'argent », ce qui voulait dire qu'il allait s'enrichir de la paye des soldats et d'exactions au détriment de tous.

J'accompagnai le sultan quand il quitta Fez en novembre. La cour se rendit, en grande pompe et majesté à Mekhnès où nous séjournâmes quelques jours et pénétrâmes ensuite en pays zemmour où la révolte battait son plein.

Il est impossible d'évaluer le nombre de gens qui formaient la harka du sultan, mais nous étions probablement de dix-huit à vingt mille au camp, dont la moitié seulement de combattants.

Un grand nombre de négociants de Fez, qui suivaient la cour de capitale en capitale, accompagnaient le sultan et chacun avait sa famille et ses gens avec lui.

Parmi les autres groupes étranges, il y avait des centaines de mendiants pour la plupart aveugles qui suivaient la cour; il y eut quelques combats en pays zemmour, mais moins que dans le camp impérial. Les incidents qui survinrent sont bien typiques du temps et du pays.

Les Zemmours avaient décidé de résister à l'avance du sultan devant un profond ravin qui traversait la plaine en coupant à angle droit notre axe de marche. Le ravin avait peut-être quatre cents pieds de profondeur, quelques mètres de large seulement au fond où coulait une rivière, et un demi mille au sommet.

Lorsqu'on vit qu'une résistance allait se produire en cet endroit, une halte fut prescrite au bord de la vallée. A mi-chemin de la pente escarpée la plus éloignée de nous, il y avait un épais tapis d'herbe verte sur laquelle se trouvaient un groupe de tentes noires et les huttes couvertes de chaume des villageois zemmours. D'un épais fourré quelques balles ennemies tombaient sur l'armée. L'artillerie du sultan et les mitrailleuses furent apportées au bord du ravin et commencèrent à tirer avec ensemble, dans la broussaille. Il fut bientôt évident que la vallée n'était pas fortement tenue. Les Zemmours sont des cavaliers, et il était plus vraisemblable que leur attaque se produirait dans la plaine au delà du défilé, quand l'armée se dépêtrerait du

³ En effet, cela l'aidait à se faire passer pour le Mahdi, le bien dirigé, le Maître de l'heure attendu par les Musulmans quand viendra la fin du monde

⁴ M'hamed.

ravin et de la brousse.

Un régiment, celui des Doukkala, reçut l'ordre d'éclairer la vallée pour préparer la marche en avant et descendit la pente avec beaucoup de bruit et de chansons. Quelques coups de fusil furent tirés sur eux, tandis qu'ils dévalaient; la rivière traversée, ils commencèrent à grimper et atteignirent bientôt le village abandonné. Ici la tentation était trop forte et au lieu de monter plus haut, ils commencèrent à piller. Les villageois avaient emporté tous les biens facilement transportables, mais les provisions de grain étaient restées et le grain était une marchandise précieuse dans le camp du sultan. Le transporter, là était la question. Le soldat marocain n'est pas facilement embarrassé, et le brave régiment des Doukkala fut « à la hauteur » en cette occasion.

En présence du sultan et de toute l'armée, ils posèrent leurs fusils, retirèrent leurs pantalons de coton bleu, lièrent les jambes avec des ficelles et emplirent de blé les sacs ainsi fabriqués. Cela fait, ils chargèrent leur butin sur leur dos, ramassèrent leurs fusils et firent demi-tour pour rejoindre l'armée.

Rien ne put les faire repartir en avant, les clairons sonnèrent, on fit des signaux, on envoya des ordres, mais les Doukkala avaient le sentiment que leur part de travail était terminée; et ils regrimpèrent vers le camp. En désespoir de cause, le régiment des Abda, également fameux et également brave, fut envoyé pour les soutenir et voir s'il ne pourrait pas les persuader de retourner à nouveau vers l'ennemi en abandonnant leur butin.

En musique et au bruit des chansons, le régiment d'Abda s'ébranla et il rencontra les Doukkala peinant sous leur lourde charge près du lit de la rivière.

Une collision était inévitable et les Abda chargèrent. Les Doukkala jetèrent bas leur butin et commencèrent à tirer; quelques minutes plus tard une petite bataille faisait rage dans le ravin au-dessous de nous entre deux régiments, également loyaux.

Une interruption dans le combat amena un compromis. Les deux corps de troupe fraternisèrent, les Doukkala abandonnèrent momentanément leurs pantalons chargés de grain au bord de la rivière et retournèrent jambes nues.

Une fois là, ce fut le tour des derniers venus de retirer leurs pantalons, et les Doukkala les aidèrent à charger le grain restant. Cela fait, les deux régiments, à l'exception des tués et des blessés, revinrent ensemble, chacun portant sur son dos l'énorme paquet que formait le pantalon bourré à éclater de blé et d'orge. Je ne pourrai jamais oublier le spectacle de ces troupes peinant dans la dure montée, suant et soufflant, vêtus de la tunique écarlate, avec un panneau de chemise passant sous la veste, et rien de plus, et au sommet du ravin le sultan furieux et toute la cour au milieu de l'armée, impuissants à changer le cours des événements.

L'après-midi fut bientôt passée.

Toute idée de traverser le ravin ce jour-là était hors de question, et en conséquence le camp fut installé sur la rive où nous étions.

J'ai passé bien des nuits étrangement troublées au Maroc, mais celle-ci fut peut-être unique, car les Doukkala et les Abda se querellèrent au sujet du partage du butin et se battirent pendant toute la nuit.

Les balles sifflaient dans toutes les directions et chacun dut se coucher aussi près que possible du sol.

Finalement le conflit s'apaisa; un des serviteurs du sultan vint annoncer que « tout était arrangé et que l'armée était fouettée », ce qui était exact, car l'énergique ministre de la Guerre était parvenu à arrêter les survivants des deux régiments en question et les avait fait fouetter

chacun à tour de rôle par des esclaves ou des volontaires d'autres régiments.

Nous ne traversâmes jamais le ravin.

Le jour suivant, la nouvelle arriva au sultan que l'armée de son frère avait été battue par Bou Hamara près de Taza. En toute hâte nous fîmes demi-tour et nous nous dirigeâmes une fois de plus vers Fez.

Le voyage de retour sur les traces de notre avance mit en lumière beaucoup de choses dont rien n'avait été connu ou dont on ne s'était pas soucié au camp. La route était semée de cadavres, c'étaient ceux des traîneurs de l'armée du sultan qui avaient été tués par les rebelles zemmours, car ce malheur arrivait à tous ceux qui restaient en arrière.

Nous trouvâmes dans la cour d'une mosquée de campagne une douzaine de cadavres décapités et mutilés, et même les mendiants aveugles, que leur infirmité empêchait de suivre l'armée, avaient servi de proie aux gens des tribus: pas mal d'entre eux furent trouvés la gorge coupée et dépouillés de leur pauvre pécule.

Malheur arrivait aussi aux blessés, abandonnés jusqu'à leur mort là où ils étaient tombés, car l'année du sultan ne possédait aucun hôpital, ni organisation sanitaire d'aucune sorte, ni ambulance.

Tous les efforts de quelques docteurs, qui de temps en temps étaient employés à la cour, étaient vains.

Seuls les blessés qui étaient emportés au camp par un camarade compatissant avaient la chance de ne pas mourir sur le champ de bataille, mais la question de leur transport et des soins ultérieurs était entièrement à la charge de leurs camarades. Or les soldats marocains n'étaient pas toujours préparés à faire des sacrifices pour un « copain ».

Souvent ils attendaient la mort du blessé dans le dessein de voler ses habits, souvent même ils volaient ses vêtements avant qu'il expirât.

Au camp, s'il y avait un docteur, les soins médicaux étaient donnés, mais cela était fait sans aucune aide ou encouragement de la part du maghzen; je dois dire qu'ils n'en étaient pas moins cordiaux pour cela. Même quand toute l'armée était atteinte de paludisme, c'était souvent le docteur qui fournissait, de sa poche, toute la quantité de quinine nécessaire.

Le sentiment de la valeur des vies humaines semblait n'être jamais venu à l'esprit des autorités marocaines.

Parfois les soldats, mais seulement quand ils voulaient s'en donner la peine, enterraient les blessés vivants pour empêcher que leurs têtes fussent emportées comme trophées par l'ennemi.

Je me souviens d'avoir entendu raconter un soir où je me trouvais avec quelques soldats, véritable racaille, qui, en dépit de leur mentalité, étaient les plus gais et les plus amusants compagnons du monde, l'histoire d'un blessé récalcitrant qui ne voulait pas se laisser enterrer vivant. L'incident avait eu lieu le même jour. L'homme avait une mauvaise blessure, le camp était encore éloigné et le camarade ne voulait pas s'éreinter à le porter jusque-là. Alors il avait creusé sa tombe, et commençait à le pousser dedans. L'autre, naturellement, protestait: « Mais je ne suis pas mort. Ne voyez-vous pas que je vis ?

- Reste tranquille, dit un autre camarade, tu as été tué il y a une heure. Ne te rends-tu pas compte que tu es mort ?

Le pauvre homme hurla jusqu'à ce que la terre le recouvrant mît fin à ses protestations et à sa vie.

Le soldat qui racontait l'histoire ajoutait: « Le soldat marocain est un être ingrat et incrédule; ainsi cet homme ne nous croyait pas, nous, ses camarades, quand nous lui disions qu'il était mort. Je déteste l'ingratitude. » Puis il remplit sa petite pipe de kif et nous la passa pour une bouffée ⁽⁵⁾.

Pour le soldat marocain, la vie n'avait pas de valeur, mais c'était un vrai soldat. Je l'ai vu souvent et en maintes circonstances et en dépit de tous ses défauts, je l'admire et je l'aime. Il considérait la vie de son camarade comme rien et la sienne comme presque sans valeur, et néanmoins, dans mes nombreuses randonnées, j'ai souvent constaté la bonté et jamais la brutalité de ces outlaws ⁽⁶⁾ de l'ancien régime..

Meurtriers souvent, généralement voleurs, et toujours crapules, on retrouvait au fond d'eux-mêmes l'orgueil de la race, et un sens de l'honneur dans leurs relations avec un Européen sympathique, sentiments qu'ils auraient considérés comme superflus à l'égard d'un compatriote. Dans toute ma vie et dans mes voyages j'ai pris comme ligne de conduite de faire confiance à chacun ⁽⁷⁾ et rarement, très rarement, j'ai été désappointé. J'ai pris pour confidents des indigènes des montagnes les plus reculées, je leur ai laissé toutes facilités de me voler, mais j'ai fait appel à leur honneur et ils ne m'ont pas trompé.

Je dis souvent que j'ai été et que je suis encore fou et qu'il m'arrivera un accident un jour, mais ce jour n'est pas encore venu, et ma vie a été rendue plus facile et plus heureuse par la confiance mutuelle qui a toujours existé et existe encore, je suis heureux de le dire, entre le peuple de ce pays et moi-même.

Je me mets toujours en voyage avec la certitude que partout où je décide d'aller, je suis connu au moins de nom et sûr d'être bien reçu.

Quelques jours après avoir pris la brusque décision de revenir, le sultan atteignit Fez, où il resta quelques années, car il lui était impossible de quitter cette région agitée où la révolution était près d'éclater.

Pendant l'été de 1903, je retournai à Tanger, je fus fait prisonnier par les tribus de Raisouli, et je passai trois semaines en captivité à Zinat dans les montagnes des Anjeras. Mon aventure est racontée dans le chapitre où je parle du fameux brigand et de ses agissements. En 1904, un arrangement avait été conclu entre la France et l'Angleterre au sujet du Maroc.

Ce livre ne prétend en aucune sorte être un récit historique et si important qu'ait été l'évènement, il suffira de lui consacrer quelques mots.

Il était permis à la France, par cet accord, d'intervenir au Maroc, à condition de ne pas changer le statut politique du pays, et on lui laissait les mains libres pour maintenir l'ordre et apporter son aide à toutes les réformes qui pourraient sembler nécessaires.

Au même moment, la France s'entendait avec l'Espagne. Tous les droits et privilèges anglais restaient intacts.

Raisouli était à cette époque sinon allié, du moins en relations avec Bou Hamara qui se tenait

⁵ La pipe de kif est passée à la ronde.

⁶ Le soldat marocain était le rebut de la société: voleur, assassin, il était au ban et était méprisé de sa tribu et les citadins le craignaient. Il était bon à tout; ce sont ces gens-là qui se sont conduits en héros en 1914 et 1915, après avoir assassiné les Français à Fez en 1912.

⁷ Je me permets d'apporter mon modeste témoignage à ce jugement que je trouve juste, et tout Européen au Maroc doit agir ainsi.

dans les provinces de Taza et d'Oudja. Tandis que j'étais prisonnier de Raisouli en 1903, je réussis à enlever d'une armoire secrète de la chambre où j'étais enfermé une quantité de documents du plus haut intérêt.

L'un d'entre eux était « le dahir » par lequel le prétendant ⁽⁸⁾ nommait Raisouli gouverneur des tribus du Nord-Ouest; le parchemin était scellé du grand sceau de l'usurpateur au nom de Mohammed Ben Hassan.

Sans nul doute, Raisouli, qui était à ce moment le gouverneur de Moulay Abd-el-Aziz dans la même province, gardait en réserve ce décret sous la main pour le cas où la nécessité s'imposerait de proclamer sultan le prétendant.

Il était naturel que l'arrangement anglo-français amenât du trouble dans le pays; en mai, M. Perdicaris et son beau-fils M. Varley furent capturés par Raisouli. Ils ne furent relâchés que sept semaines plus tard contre une rançon de 14 000 livres sterling et des avantages politiques donnés à Raisouli, qui obtint en particulier sa nomination comme gouverneur des tribus du Nord-Ouest.

Cependant la situation à l'intérieur devenait si grave que tous les Européens furent renvoyés à la côte, et, même à Tanger, la sécurité était menacée. En décembre, ma maison de campagne fut attaquée pendant la nuit, et j'évitai de justesse une seconde captivité.

Les soldats gardant ma maison furent saisis et désarmés dans la véranda, mais les brigands, sous la conduite d'un jeune chef nommé Bakkasha, ne purent réussir à forcer l'entrée de la maison. Le fil téléphonique fut coupé, mais auparavant j'avais eu le temps de lancer un message et quelques heures plus tard les troupes arrivèrent. Nos pertes totales furent un soldat tué et un blessé.

Je dus abandonner ma villa pour aller vivre plus près de la ville.

Ould Bakkasha, le chef de cette nouvelle bande, fut tué quelques semaines plus tard. C'était un jeune homme de belle allure et de bonnes manières qui désirait sans doute devenir un second Raisouli, mais le sort lui fut contraire.

Au cours d'un raid entrepris contre un village, il fut abattu. Il essayait de pénétrer dans une maison tandis que le propriétaire retenait la porte à l'intérieur. Ne voulant pas lâcher sa porte, le maître de la maison cria à son fils, presque un enfant, de lui apporter son fusil qui était pendu au mur. L'enfant en courant vers son père tomba et le coup partit. La balle perça la porte et tua Ould Bakkasha qui s'était couché au ras du sol.

La bande s'enfuit, abandonnant le cadavre de son chef sur le seuil.

L'année 1905 vit la fameuse visite de l'empereur d'Allemagne à Tanger, résultat de l'accord franco-anglais de l'année précédente, et de la discussion qui en était résultée d'envoyer une mission française spéciale à Fez pour insister sur la nécessité de faire des réformes.

Ce fut le 31 mars que le kaiser débarqua.

Au dernier moment, il avait hésité à descendre, d'une part à cause de l'état de la mer, et d'un autre côté il se rendait compte de la grande portée de son geste hostile à la France et indirectement envers l'Angleterre. Il craignait également un attentat anarchiste.

L'empereur regardait nerveusement à droite et à gauche, tandis qu'il traversait à cheval ⁽⁹⁾ les

⁸ Bou Hamara

⁹ L'empereur était monté sur un mulet, il n'avait pas osé monter le cheval fougueux qu'on lui avait amené.

rues décorées allant vers la légation allemande. Une foule immense d'indigènes, à qui l'on avait dit que cette visite signifiait la proclamation de l'indépendance nationale, s'étaient groupés sur la grande place du marché ⁽¹⁰⁾, devant la légation. et ils tirèrent salve sur salve quand le kaiser arriva et lorsqu'il partit.

Beaucoup de fusils étaient chargés à balle et l'une d'elles, en retombant, frappa et déchira le casque de cuir d'un soldat de l'escorte, mais il n'en résulta heureusement aucun accident.

J'étais dans la salle où le corps diplomatique et les fonctionnaires indigènes furent présentés à l'empereur et j'entendis les paroles qu'il adressa au chargé d'affaires françaises, comte de Chérisy, et aux autorités chérifiennes.

A tous, il annonça son intention de considérer le Maroc comme un pays libre et de traiter son sultan comme un souverain indépendant.

Quelques mois plus tard, Fez devint le champ d'action de trois ambassades extraordinaires qui visitèrent cette capitale, une anglaise avec M. Lowther (plus tard sir Gérard), une française avec M. Saint-René Taillandier, une allemande avec le comte Rattenbach.

Le gouvernement français insistait pour faire accepter, par le sultan ses projets de réforme et toute assistance devait lui être donnée par l'Angleterre pour aboutir à ce résultat désirable.

Mais l'influence allemande était trop grande et le sultan Abd-el-Aziz refusa définitivement les propositions françaises le 28 mai, un jour ou deux seulement avant l'arrivée de l'ambassade anglaise à Fez.

Le moment était habilement choisi. La mission de M. Lowther était en « route » ⁽¹¹⁾ pour se rendre à la cour et elle n'apprit la décision du sultan qu'en arrivant à Fez. Il était trop tard pour agir sur le sultan et trop tard pour abandonner la tâche commencée.

Cet échec de la France amena indirectement la chute de M. Delcassé et l'acceptation de réunir une conférence internationale au sujet du Maroc.

Cependant il n'y avait aucune amélioration dans la situation intérieure du Maroc. Bou Hamara continuait sa révolte dans le Maroc oriental, et Raisouli gouvernait les tribus du Nord-Est. Partout c'était l'insécurité. Deux officiers anglais, le capitaine Crowther et le lieutenant Hatton, furent faits prisonniers sur le rivage de la côte des Andjera en octobre, tandis qu'ils s'occupaient du sauvetage du bateau *Assistance* qui s'était échoué.

Le brigand qui fit le coup était le chérif Ould Boulaish, un notable d'Andjera. Leur délivrance fut heureusement obtenue sans grandes difficultés.

La cour avait perdu son prestige. Le sultan était ouvertement bafoué et méprisé, l'anarchie régnait partout.

La dernière période de l'indépendance du sultan commença et finit dans les premières années de ce siècle, quand le jeune sultan inaugura cette époque de son règne qu'on peut appeler à juste titre « le temps des commis voyageurs » ⁽¹¹⁾.

Ce fut une pitoyable période et qu'il vaudrait mieux oublier, s'il n'y avait à rapporter quelques incidents qui, à cause de leur haut comique, méritent d'être racontés mais qui, par contraste, font paraître encore plus triste période malheureuse pendant laquelle ils se produisirent.

C'était la dernière décadence de la décadente cour marocaine. Le Trésor était presque vide, les

¹⁰ Le socco.

¹¹ En français dans le texte.

revenus étaient gaspillés, des emprunts étrangers avaient dû être consentis et les palais du sultan étaient pleins de caisses dont le contenu était appelé sérieusement par la presse anglaise « la preuve de la civilisation à Fez ». Partout, il y avait des caisses d'emballage et même aujourd'hui encore, sur certaines pistes de la côte vers l'intérieur, on voit des débris de machines ou autres marchandises rouillées, abandonnées, parce que les chameaux les n'ont pu les transporter plus loin.

En quoi consistaient ces preuves de la civilisation ? Des pianos à queue et des cuisinières, des automobiles et des caisses de corsets, des animaux sauvages en cage et des caisses d'étranges uniformes « d'opérette », des orgues de Barbarie et des hansom cabs, des ascenseurs capables de monter à des hauteurs vertigineuses et destinés à un palais à un étage, des faux cheveux, des étl appareils photographiques d'or et d'argent avec des bijoux autour du déclic, des lions de marbre sculptés et des perroquets vivants, des bijoux vrais et faux, des chaloupes, des canots et des feux d'artifice, des toilettes de dames de Paris et des selleries de Mexico, des arbres destinés aux jardins et qui ne furent jamais plantés, ou qui, s'ils furent plantés, ne furent jamais arrosés, des imprimeries et des montgolfières et une foule d'objets les plus grotesques, les plus inutiles et du plus mauvais goût.

Quand une caisse avait livré son contenu, on le regardait, on s'en amusait un instant, mais le plus souvent il était vite relégué et condamné à la pourriture et à la rouille dans les débarras ou les celliers humides.

C'était en vérité une glorieuse époque pour les « commis voyageurs »¹², mais c'était l'agonie du Maroc. Chaque événement européen était pour eux l'occasion de placer leurs marchandises.

Le couronnement d'Édouard VII mit les couronnes sur le tapis. Le sultan protestait. C'était contraire à la religion de mettre des bijoux et de l'or sur sa tête. Mais échapper était impossible.

Une gravure en couleur fut déroulée devant lui, représentant le roi en robe de couronnement debout près d'une petite table, l'index posé légèrement sur le sommet de la couronne impériale. Ceci aux fins de montrer au sultan comment il pouvait acheter une couronne sans violer les lois de l'Islam.

Et la couronne vint.

La couronne, chuchotait-on, venait de Paris; mais le carrosse royal était anglais, fabriqué par le meilleur faiseur de Londres, et d'un très beau travail. L'après-midi qu'il arriva, emballé dans des caisses portées sur des plates-formes qui, elles-mêmes, étaient suspendues entre deux chameaux, le sultan était en train de jouer au polo à bicyclette avec quelques personnes de sa suite qui comprenait à cette époque un architecte, un prestidigitateur, un horloger, un peintre américain, deux photographes, un dompteur allemand, un Français fabricant d'eaux gazeuses, un chauffeur, un artificier et un Écossais joueur « de cornemuse ».

Tous ces gens possédaient l'amitié de Sa Majesté et avaient leurs « entrées »⁽¹³⁾ chez le souverain dont la cour, à l'exception de celle du grand lama du Thibet, était la plus fermée du monde.

Ce n'était pas étonnant que les paysans regardassent d'un mauvais œil les hauts murs du palais. C'était un carrosse somptueux, laqué de rouge avec des ornements dorés. L'intérieur était capitonné de brocart de soie verte très riche, le siège du cocher était or et écarlate et

¹² En français.

¹³ En français.

portait ce qu'on supposait être les armes royales du Maroc, quoiqu'en fait il n'en existe pas.

Comme la voiture elle-même, le harnachement pourpre, avec son ajustement doré, était très beau, et cela formait un ensemble aussi dispendieux que parfaitement inutile puisqu'il n'y avait pas de routes au Maroc.

Le polo cessa et le sultan invita le consul d'une grande puissance étrangère, qui se trouvait là par hasard, et moi, à venir examiner sa dernière acquisition.

Au centre d'une immense prairie marécageuse, entourée de hauts murs crénelés, se trouvait la voiture rutilante. Dans ce champ d'une grande superficie, les caisses d'emballage étaient éventrées; trop grandes, elles n'avaient pu passer à travers les portes qui conduisaient à l'intérieur du palais.

... Cette prairie était aussi le terrain de pâturage des animaux de la ménagerie de Sa Majesté.

Et tout autour de la voiture, en un grand cercle, se tenaient des zèbres, des émeus (¹⁴), des wapiti (¹⁵), du bétail hindou, des singes, des antilopes et des lamas et, à l'arrière-plan, de timides flamants et d'étranges cigognes, des grues, tous désireux d'examiner, mais d'un lieu sûr, la nouveauté rouge extraordinaire qu'on venait si brusquement de leur adjoindre.

Le sultan paraissait charmé; comme d'habitude il ne dit pas grand' chose, mais il appela un de ses officiers et ordonna que l'on attelât la voiture à quatre chevaux. On expliqua au sultan qu'il n'y avait aucun cheval dans les écuries impériales ayant déjà été harnaché, car les voitures précédemment achetées, voitures ou cabs, pourrissaient, sans avoir jamais été utilisées, dans les hangars et les remises.

Mais le sultan n'était pas disposé à se priver du plaisir de voir marcher son carrosse. Des hommes, des soldats et des esclaves furent harnachés et on leur dit de tirer. Lentement le lourd, inutile et coûteux char de l'État s'ébranla.

« Nous allons monter dedans », dit le sultan.

Il fit signe au consul de la grande puissance de grimper derrière, lui-même monta sur le siège de gala, rouge et or, du cocher. Moi, je montai à l'intérieur. Quand tous furent assis, le carrosse partit pour son premier et dernier voyage officiel. Les soldats et les esclaves suaient et soufflaient à mesure que les roues s'enfonçaient de plus en plus profondément dans le marais et, en vérité, l'avance était lente.

Lente aussi était l'allure de la procession qui nous suivait, car incrédule, mais fascinée, toute la ménagerie suivait dans notre sillage, conduite par un émeu qui avait déjà prouvé son courage en attaquant le joueur de cornemuse écossais et en dansant un « pas seul » (¹⁶) sur le tireur de feux d'artifice écrasé par terre quelques jours plus tôt. Tout près derrière suivait un wapiti galeux, et, à la file, les zèbres, le bétail hindou, les singes, les gazelles et enfin les timides lamas avec leurs grands yeux et leurs grands nez allongés.

Dans le lointain une demi-douzaine de grues dansaient faisaient les plus absurdes gambades.

Il plut cette nuit là, et le jour suivant, le petit lac où se trouvait le « char de l'État » était rouge de la peinture des harnais, et la merveilleuse housse écarlate et or était rabattue et déchirée par le vent.

A l'intérieur, il y avait un petit marigot sur le siège de brocart vert.

¹⁴ Émeu : oiseau semblable à l'autruche.

¹⁵ Wapiti: cerf de l'Amérique.

¹⁶ En français

La grande faute ou l'infortune de Moulay Abd el Aziz fut sa prodigalité. Il ne fut jamais capable de connaître la véritable valeur de l'argent.

Il dépensa, depuis l'époque où il sortit de tutelle pour prendre en main le gouvernement, non seulement tous les revenus du pays, mais les économies de ses prédécesseurs. Et qu'acheta-t-il avec tout cela ? Un tas de vieilleries, de bric-à-brac, acquis à des prix fabuleux et abandonné pourrissant ou rouillé dans les obscures remises des différents palais.

Il était à blâmer pour ses dépenses exagérées, mais d'autres étaient encore plus blâmables. C'étaient ceux qui ne perdaient pas une occasion de l'exploiter.

Ils firent leur fortune et laissèrent le malheureux sultan brisé, au milieu d'un pays en révolte, avec un trésor vide, porter tout le poids de leurs fautes. Moulay Abd-el-Aziz, plein d'une vigoureuse jeunesse, avide d'apprendre, désireux de faire des réformes, désireux de faire le bien, avait devant lui des tâches très utiles à remplir.

Les conseillers prirent en main son éducation et son éducation lui coûta cher, car elle lui coûta sa fortune, son autorité sur ses sujets et sa réputation.

Il fut faible quelquefois, jeune et parfois entêté, mais il n'y eut jamais aucun homme ayant des intentions meilleures. Le sultan n'avait aucun homme sincère près de lui, il ne recevait jamais un avis désintéressé, on lui disait, quand il dépensait son argent pour des choses inutiles dans les pays européens, qu'il faisait plaisir aux gouvernements de ces pays en achetant sur leur marché. Et bien rares sont les choses achetées qui lui firent plaisir. La photographie l'amusa un instant, mais elle-même devint un moyen de l'exploiter. Un appareil en or de 2 000 livres sterling vint de Londres, 10 000 francs de papier sensible furent envoyés de Paris en un seul jour. Sa Majesté me dit une fois que son matériel photographique, non compris les appareils et les objectifs, lui coûtait par an entre 6 à 7 000 livres sterling.

Naturellement, il ne pouvait pas savoir ce que les intermédiaires exigeaient et obtenaient pour l'achat du matériel « nécessaire ». Et ils l'exigeaient furieusement. Mais il ne faut pas penser que le sultan vivait seulement de cette vie frivole. Ses amusements étaient très courts. Une heure ou deux par jour peut-être; en dehors de cela, les affaires de l'État retenaient son attention, mais jamais autant qu'il l'aurait fallu.

Il pouvait à l'occasion être remarquablement sérieux dans sa conversation et possédait une intelligence très vive, mais trop portée à l'imagination.

Sa parole était souvent excessivement intéressante et en maintes occasions, seul avec moi, pendant une heure ou deux, il laissa couler ses mots de sujet en sujet. Au point de vue religieux, il était peu fanatique, bien qu'à tous égards il fût un strict et orthodoxe musulman, en dépit de toutes les histoires racontées à ce sujet.

Il a commis des manquements envers la tradition de ses prédécesseurs, mais non contre sa religion. Toutefois ces deux sentiments sont si mêlés dans l'esprit des gens du peuple que ceux-ci ne les distinguent pas et que les rumeurs fausses qui furent répandues dans tout le Maroc leur apparurent comme vraies.

Il n'aurait jamais attiré l'attention s'il avait été un peu plus avisé. Les hommes qui lui achetaient des bateaux et des selles européennes pour leur profit et pour son mal étaient presque coupables de haute trahison. L'homme qui lui commandait des uniformes d'opérette dans les capitales européennes aussi bien que celui qui le photographiait quand il s'en revêtait et laissait paraître sa photographie dans les illustrés d'Europe, auraient presque dû être jugés comme traîtres envers le souverain.

Du journal à la carte postale illustrée, le commandeur des croyants, le pontife de l'Islam dans l'Afrique du Nord était exhibé dans toutes les vitrines de Tanger, dans tous les costumes et vendu pour un sou, et nous étions dans un pays où il était interdit par la religion de faire faire son portrait.

Que Moulay Abd-el-Aziz ait été faible alors, ce n'est pas douteux, mais comme il était aisé d'être faible en de telles circonstances, quand chacun l'y poussait, l'aidant de jour en jour à devenir plus impopulaire, ruinant son autorité et poussant son peuple à s'éloigner de lui, l'éduquant, en réalité, comme ils disaient, pour le laisser finalement avec un trésor vide, supporter seul le poids de la crise qui allait éclater. Chacun des commissionnaires était associé à un vizir qui le recommandait, lui et ses marchandises, et partageait avec lui les bénéfices.

Il n'y avait personne qui pût faire entendre sa voix dans cette atmosphère d'intrigues et de compromissions. Si les hommes qui avaient réellement de l'influence sur lui lui avaient conseillé de cesser ses achats, il les aurait écoutés, mais tel n'était pas leur programme; ils isolaient le sultan de son peuple et il ne fit pas attention à la révolte qui couvait autour de lui.

L'homme qui voyait mieux que les autres combien cela allait mal, le seul personnage énergique de la cour marocaine, était Sidi el Mehdi el Menebhi qui avait été ambassadeur extraordinaire à Londres et à Berlin.

Il se risqua une ou deux fois à parler sérieusement, mais il y avait contre lui une coalition trop puissante d'intrigants.

Je me souviens bien d'un incident typique.

C'était en décembre 1902. J'allais quitter Fez pour un voyage de quelques jours à Tanger quand je reçus d'un paysan marocain inconnu la nouvelle que les forces du Rogui, très considérables, disait l'informateur, étaient sur le point d'attaquer le camp de l'immense armée en désordre que Moulay Abd-el-Aziz avait envoyée à une journée de marche vers l'Est.

J'avais alors des raisons, et j'en ai aujourd'hui encore de meilleures, de croire que cet avis m'était donné pour que je pusse quitter Fez, car le prétendant avait l'intention de faire suivre son attaque sur le camp d'une marche sur la capitale.

Mon informateur, un paysan ignorant, donnait comme preuve de sa bonne foi un incident survenu quelques années auparavant à Mekhnès et au cours duquel j'avais pu rendre service à un indigène dont je ne savais même pas le nom. C'était Djilali Zerhouni, le prétendant lui-même, qui, se souvenant quatre ans après de mon petit appui, m'envoyait ce mot d'avertissement.

J'allai tout raconter au sultan que je vis seul cette nuit-là, mais je ne pus faire sur lui aucune impression.

Il riait de la rébellion et de mes craintes pour ses troupes, du Rogui et de ses armées.

- Allez, dit-il, chez Menhebbi et dites-lui de vous donner un bon dîner avec des musiciens et du couscous et ne soyez pas tourmenté. Vos craintes sont sans fondement. Menhebbi me donna un bon dîner. Mais il savait que mes inquiétudes étaient fondées.

Nous demeurâmes à causer assez tard dans la nuit. Il était alors ministre de la Guerre, et je pense qu'il était persuadé que quelques mesures devaient être prises.

Avant de nous séparer, nous eûmes de nouveaux renseignements sur l'importance des événements à venir, car un chérif qui avait des parents à Taza avait reçu des nouvelles confirmant l'évaluation que j'avais faite des forces du prétendant, mais non l'attaque projetée sur les troupes maghzéniennes.

Le jour suivant, je vins dire adieu à Moulay Abd-el-Aziz.

Il était assis sous un grand porche du palais. Il essaya de me persuader de rester, mais pour de nombreuses raisons, je devais être à Tanger avant huit ou dix jours. Nous demeurâmes un instant à causer et il fut on ne peut plus bienveillant.

- Vous me manquerez beaucoup, dit-il, adieu. Et avec une poignée de main, il me quitta. Je me retournai et j'observai sa silhouette élancée, drapée de blanc, jusqu'à ce qu'il disparût dans le palais par une porte du jardin. C'était un lundi, le 22 décembre 1902.

Ce même soir, à quelque quarante milles de là, son armée fuyait, prise de panique devant les troupes du Rogui, abandonnait son camp, l'artillerie, les munitions, les provisions, l'argent et les animaux de bât entre les mains de Bou Hamara.

Le chef des forces du sultan qui avait subi cette grave défaite était Moulay Abdessalem el Amrani, l'oncle de Sa Majesté; c'était un noble et très réputé seigneur de la famille royale qui, avec son frère Sidi Mohammed, avait joué un rôle considérable et digne dans la politique marocaine.

Qu'il ne possédât aucune capacité militaire, cela est certain, mais son nom et son influence politique réelle le désignaient pour commander de telles expéditions au cours desquelles on préférait employer la diplomatie plutôt que le combat.

À ma visite suivante à Fez, Moulay Abdessalem me décrivit l'attaque des soldats de Bou Hamara sur le camp maghzen. Le récit de sa propre terreur était pathétique. « Je n'avais pas le temps, disait-il, de réunir tous mes objets précieux, mais il y avait deux choses que je ne voulais pas abandonner, c'était un sac d'argent et les pilules que le docteur Verdon m'avait données pour mes indigestions. L'argent était à côté de mon lit, les pilules sous le matelas et je ne pus les trouver sur-le-champ, et, partagé entre l'ennui de cette perte, la terreur et le bruit du combat dans le camp, je dus fuir.

« Mais une fois sur ma mule, je m'aperçus que j'avais dans mon trouble oublié à la fois l'argent et les pilules. »